

Sommaire du No 1155, du 16 juin 1906

Paris, par G. A. Nantel — Propos de Montréalais sur la St Jean-Baptiste — L'alcool est une source de malheur — L'opinion d'un médecin — Choses d'Europe — Echos d'Amérique — Les trônes des grands monarques — La récolte des nids d'hirondelles — Le parler canadien, par Lionel Montal — La procession de la Fête-Dieu, par Jean Canadien — Poésie: A un voyageur, par M. Le Franc — A travers la mode — La vie au foyer — Pour nos jeunes amis — Nouvelle: Le partage, par Albert Devalle — Feuilletons: Sans famille; La guerre noire — Musique: J. S. Bach; La vie au grand air, polka-marche, par E. Dehayes — Deux pages humoristiques — Les grands musiciens — Géographie, par E. M. — L'exposition canine — La médecine par les simples — Vues d'Espagne, par Claudine de Villers — Notre courrier, etc., etc.

N. B. Dans notre prochain numéro, nous publions la fin de la nouvelle: Le revenant de la Maison blanche, par H. R. Cattell.

PARIS

III

(SUITE)

LE SERVICE DES EAUX — NOTES HISTORIQUES — AQUEDUC ROMAIN — EAUX DE RIVIERE — EAUX DE SOURCES — MONTRÉAL ET LES LACS DU NORD.

Au service public, c'est-à-dire pour les différents usages de la voie publique, pour l'arrosage des cours, des jardins, le lavage des voitures, les fontaines, etc., on réserve les eaux de rivière, Seine, Marne, Ourcq, les eaux d'Arcueil, du Près Saint-Gervais et des puits artésiens.

Pour le service privé on a 290,000 mètres cubes, pour le service public 537,000, soit, comme je l'ai déjà dit: 304 à 335 litres par habitant au lieu de 15 litres vers 1800.

* * *

Les eaux de source, potables, par conséquent, sont presque toujours limpides, fraîches et d'un goût agréable. A l'analyse qui en est faite chaque semaine par les services techniques, chimiques et bactériologiques, elles donnent des résultats toujours comparables et peu variables. Elles sont en général calcaires, peu chargées de sulfates, pauvres en matières organiques et en bactéries, toutes conditions, paraît-il, qui caractérisent les eaux essentiellement potables. Quant aux eaux de la Seine et de la Marne, même filtrées, la population en usera toujours avec la plus grande répugnance. Et pourtant elle en faisait ses beaux dimanches avant 1840; tout le monde en buvait sans y regarder, et c'est dans le "Tableau de Paris" que je trouve le propos suivant dont les étrangers ont dû faire leur profit dans le temps:

"L'eau de la Seine relâche l'estomac pour quiconque n'y est pas accoutumé. Les étrangers ne manquent presque jamais l'inconfort d'une petite



La Sainte-Chapelle

"diarrhée; mais ils l'éviteraient, s'ils avaient la précaution de mettre une cuillerée de bon vinaigre blanc dans chaque chopine d'eau."

* * *

Le budget des eaux de Paris pour 1901 était de 2,703,500 francs de dépenses, pour 19,521,240 de recettes. Mais il faut tenir compte des intérêts qui ne sont pas compris dans cette dépense.

* * *

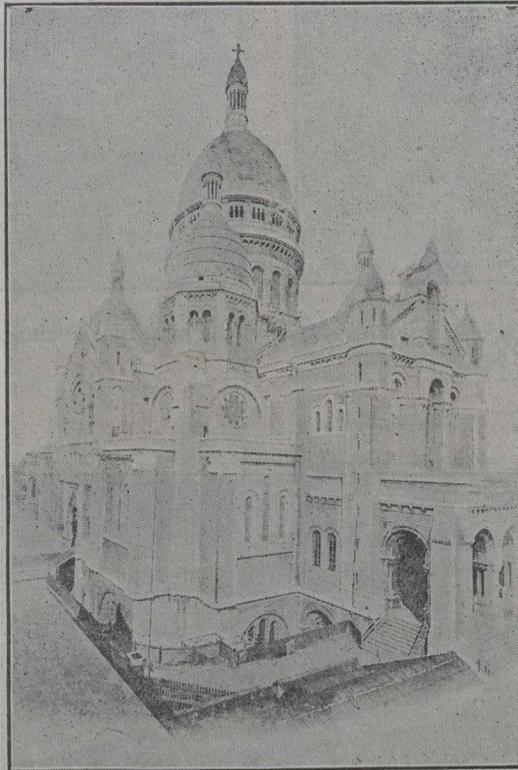
Combien ont coûté les grands travaux d'aqueducs, de réservoirs et d'usines hydrauliques — "water works" ?

A cette question je ne puis répondre que pour les emprunts contractés depuis 1865, "l'Encyclopédie Municipale" et "l'Annuaire Statistique", auxquels je dois emprunter largement, ne donnant pas la somme des dépenses antérieures imputables au capital, pour constructions ou grosses réparations.

En 1865, Paris emprunte près de 32 millions de francs; en 1869, près de 9 millions; en 1875, près de 24 millions; en 1886, près de 47 millions; enfin, en 1894 et 1896, 50 millions, soit, en total, 162 millions de francs en moins de 40 ans !

* * *

Que ressort-il de cet aperçu historique et de ces chiffres que je livre respectueusement à l'attention non seulement des administrations municipales, mais encore du bon public qui a souci des progrès, de l'embellissement et de l'hygiène de nos villes ? C'est que Paris, depuis un demi-siècle seulement, n'a reculé devant aucun sacrifice pour se procurer l'eau de source nécessaire à la consommation do-



Montmartre — Basilique du Sacré-Cœur

mestique, et l'eau de rivière en quantité surabondante pour l'entretien de ses rues, avenues, boulevards, squares, bois, jardins, etc., qui en font la ville la plus merveilleuse du monde. Comptez également ce que lui procure de bien-être, en santé et en hygiène, son double et magistral service des eaux. Ainsi, dans les quartiers nouveaux de Paris, on a constaté, au dernier Congrès, que les décès de la tuberculose n'étaient que de 2 pour mille habitants.

On peut aussi voir combien Paris entend séparer, tant par la conduite des eaux que par leur emmagasinage dans des bassins ou réservoirs complètement isolés, les eaux potables d'avec celles qui ne le sont pas. Si parfois les réservoirs sont superposés ou même juxtaposés, ils sont aménagés de manière que jamais l'eau des rivières ne puisse se mêler à l'eau de source, pendant qu'au cas de nécessité, on peut déverser l'eau potable dans les réservoirs d'eau des rivières ou des puits artésiens.

Les 15 réservoirs et les usines hydrauliques mériteraient bien quelque développement, mais je crains d'avoir déjà trop ennuyé par des détails, arides et secs même dans un article où il a pourtant coulé tant d'eau.

Autre trait bien saillant, c'est que Paris possède 479 kilomètres d'aqueduc couvert et captant l'eau d'une vingtaine de sources dispersées dans au moins trois départements des bassins de la Seine, de la Marne et du Loir.

Autant que possible ces eaux sont amenées par la gravitation dans les réservoirs de la ville, ce qui constitue une énorme économie sur le coût de l'élevation des eaux par les usines hydrauliques.

(A suivre)

G. Nantel

PROPOS DE MONTREALAIS

sur la St-Jean-Baptiste

Dimanche, le 24 de ce mois, les Canadiens-français vont se lever en masse pour chômer la fête de leur race.

Ils vont allumer partout, — perpétuant bien inscieusement parfois, une des réjouissances favorites des provinces normandes et armoricaines, — les feux de la Saint-Jean.

J'ai écrit: partout. C'est fort, toutes choses considérées: de nos jours, on allume un peu moins qu'aux jours du bon vieux temps. Les feux de la patrie s'éjouissant, brûlent bien, tout comme dans toutes les âmes franco-canadiennes, mais où sont les grands feux de joie formés des énormes bûchers de sapin ayant fait la haie d'honneur à la procession du Saint-Sacrement? Ils s'allument de moins en moins sur les collines de nos villages, sur la place de nos églises! Et ces vives fusillades partant de cavaleries bizarres et de compagnies de fantassins curieusement accoutrés, aussi irrégulières que les gars qui les tiraient? de moins en moins entendues au commencement de la messe, au "Sanctus", puis à la revue de Monsieur le magister, lieutenant-colonel de la milice de réserve, et le soir, alternant avec le canon de bois et les fusées de paille. Et les danses autour du bûcher brûlant, les vivats prolongés des enfants, les gaies chansons à répondre, toute cette joie exubérante d'un peuple primitif, peut être, mais donné de tout coeur à une fête dont il était lui-même l'organisateur et l'acteur! Tout cela faisait une chose touchante et inoubliable de la Saint-Jean-Baptiste d'antan.

Les enfants en parlaient longtemps après qu'elle fût passée et la grande famille canadienne, éparpillée aux quatre coins du pays, se donnait rendez-vous d'été au jour de la Saint-Jean-Baptiste d'antan.

Les chemins de fer, facteur nécessaire du progrès moderne, ont créé les grands centres canadiens et Québec, de temps à autre, mais Montréal surtout, mon pays, se charge de fêter la Saint-Jean-Baptiste pour ses habitants et pour le reste de la population, par dessus le marché.

Il la fête à sa façon, c'est juste, puisque c'est Montréal qui paie les pots cassés. Les choses se font, d'ailleurs, grandiosément, comme il convient à la métropole du Canada.

C'est à cette Saint-Jean-Baptiste que Montréal, centre de l'âme canadienne, détourne mes compatriotes et les convie du fond le plus reculé de nos hameaux, à assister aux grandes attractions à la mode.

La messe solennelle, il va sans dire, mais aussi écourtée que possible, doit ouvrir la célébration. Passe pour un sermon de circonstance, mais un sermon précis, énumérant les grandes vertus des ancêtres et les hautes destinées des descendants: il fera chaud, le parcours du défilé s'étend sur des milles, les attelages des lourds charriots tomberont épuisés si on les tient sous le feu de midi, ce qui ne manquera pas d'arriver en retardant trop à l'église!

Enfin, la grande procession se forme sur le Champ de Mars; elle couvre des rues entières de ses chars allégoriques, de ses sections diverses, avec drapeaux de toutes couleurs, oriflammes, enseignes de taille et d'inscriptions variées.

Et le défilé défile distraitement: des masses le regardent curieuses, indifférentes et trop souvent gouailleuses. Où est la fête? dans les rangs ou sur le rebord des trottoirs ?

Il y a là les nobles enseignes des congrégations, des corps de métier, vivant sous le patronage de Saint-Jean-Baptiste, de Saint-Joseph et des saints de nos diverses paroisses.

Mais aussi, tout en avant, tout en arrière, se fait filant partout, la réclame de l'épice, de la mercerie, de la savonnerie!

Et moi Jean-Baptiste, à la pensée de la fête qui vient, me souvenant des fêtes de mon village, toutes naïves, toutes à la patrie, à son histoire, à ses moeurs patriarcales, entièrement dépourvues des senteurs d'épices et du lustre des savons, je me ferai un peu grognon et je me demanderai si jamais elles reviendront nos pures Saint-Jean Baptiste d'antan.

Ce ne sera pourtant qu'un tout petit moment d'humeur vite effacé par les consolations d'un passé manifestement glorieux et les longs espoirs d'un avenir qu'on nous prédit hors de pair.

Et puis, après tout, si l'Eglise, si la Patrie passent, l'annonce restera de l'épice et du savon, et comme l'a dit le plus vénérable de nos confrères, n'est-ce pas le savon qui fait les peuples nets et forts ?

JEAN-BAPTISTE,

du pays de Montréal.